

BÉRÉNICE

Magnard

Catherine Hunold (Bérénice)

Nona Javakhidze (Lia)

Jean-Sébastien Bou (Titus)

Antoine Garcin (Mucien)

Jean-Yves Ossonce (dm)

Alain Garichot (ms)

Nathalie Holt (d)

Claude Masson (c)

Marc Delamézère (l)

Grand Théâtre, 4 avril

**BIEN PLUS QU'UN
CHANTEUR, JEAN-
SÉBASTIEN BOU EST
UN ARTISTE ET UN
GRAND.**

Directeur de l'Opéra de Tours et de l'Orchestre Symphonique Région Centre-Tours, Jean-Yves Ossonce éprouve pour Albéric Magnard (1865-1914) une affection dont il ne fait pas mystère – il a enregistré l'intégrale des *Symphonies* (*The Four Symphonies*) avec le BBC Scottish Symphony Orchestra, pour le label Hyperion. N'hésitant jamais à sortir de l'oubli des œuvres rares, il devait inévitablement se pencher sur *Bérénice*, qui n'avait guère connu les honneurs d'une scène française depuis les représentations marseillaises de 2001.

Le 15 décembre 1911, l'Opéra-Comique accueillait donc, sans enthousiasme, cette adaptation par Magnard en personne de la tragédie de Racine. La coupe qu'il adopte est des plus strictes – trois actes, dont chacun contient un long duo entre Bérénice et Titus. L'écriture vocale, souvent tendue (même dans les passages les plus lyriques), est austère ; l'orchestre, en revanche, éblouit, flot entêtant et incessant dont les couleurs enivrent. Les influences sont manifestes : Wagner, bien sûr (on pense à *Tristan und Isolde*), mais aussi Gluck, dans le traitement rigoureux de la déclamation.

Cette sensibilité maîtrisée, ce discours largement déployé et riche en dynamique, Jean-Yves Ossonce, à la tête d'une formation à laquelle il a su, au fil des années, donner un son ferme et dru (même si les cordes ne sont pas exemptes de sécheresse), les domine et en anime les phrasés avec souplesse, sensualité et naturel. L'art symphonique français apparaît ici à son meilleur, somptueux écrivain pour les voix.

De hauts murs blancs sur un fond bleu et quelques rares accessoires, des costumes stylisés jouant la carte de l'intemporel : Nathalie Holt et Claude Masson ont évité l'anecdotique. Quant à la mise en scène resserrée au maximum d'Alain Garichot, elle vise à l'essentiel et laisse la musique s'exprimer. Si le Mucien d'Antoine Garcin a du maintien et de l'aplomb, la Lia de Nona Javakhidze avale trop les mots pour être marquante. Avec vaillance, Catherine Hunold aborde Bérénice, plus distante et hiératique que frémissante. Le matériau vocal est impressionnant, mais l'aigu est parfois strident et le grave manque de projection, handicaps que la probité de l'interprète parvient à faire oublier.

Jean-Sébastien Bou, lui, est magnifique en Titus.



Catherine Hunold et
Jean-Sébastien Bou dans *Bérénice*.

La perfection du style, l'élégance et la musicalité sont une chose ; l'intelligence, la force du jeu du comédien en sont une autre. Aucun histrionisme dans l'expression de l'amour ou de la douleur. Bien

plus qu'un chanteur, Bou est un artiste et un grand, arrivé aujourd'hui à son zénith, mais qui n'a pas fini de surprendre.

Michel Parouty